

Le dialogue pour retrouver une part de nous-mêmes

Dominique Sarny

Volume 31, Number 1, 2019

L'autochtonisation pour préparer un avenir commun

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1059123ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1059123ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarny, D. (2019). Le dialogue pour retrouver une part de nous-mêmes. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 31(1), 19–23. <https://doi.org/10.7202/1059123ar>

Le dialogue pour retrouver une part de nous-mêmes

Dominique SARNY

Je dois d'abord préciser que mes propos ne sont pas ceux de l'Assemblée communautaire fransaskoise (ACF), même si je me base beaucoup de l'expérience que j'ai avec l'ACF depuis plusieurs années.

Comment aborder cette question d'autochtonisation ou d'indigénisation chez les francophones? Je vais utiliser, si vous permettez, le terme «indigénisation» avec lequel je suis plus à l'aise, non pas parce que ce serait le meilleur ou qu'il aurait la meilleure signification, mais parce qu'on le retrouve beaucoup plus souvent dans la littérature que celui d'«autochtonisation». J'avoue que j'ai beaucoup hésité à participer à cette table, ça m'a pris beaucoup de temps à penser à cette participation parce que j'ai même un certain inconfort avec ces termes d'indigénisation ou d'autochtonisation. Pour ceux qui connaissent l'œuvre de Frantz Fanon, dans son livre *Les damnés de la terre*¹, il y a une préface de Jean-Paul Sartre assez connue et commentée où il dit textuellement: «l'indigénat est une névrose». En parlant d'indigénisation comme cela, participe-t-on également d'une névrose?

Je ne veux pas parler ici d'expériences personnelles, mais peut-être soulever des questions ou des pistes de réflexion pour amorcer la discussion autour de cette table. Il y a une situation coloniale de laquelle on ne peut pas sortir quand on parle d'indigénisation. J'entends bien les propos d'Alexandre Chartier sur la situation coloniale, sur cette culpabilité que l'on peut ressentir et dont il ne s'agit pas de s'extraire ou de se disculper. Les francophones, comme citoyens canadiens, portent aussi cette responsabilité; c'est un premier constat.

Le deuxième constat est ce que Serge Gruzinski appelle dans *La pensée métisse*² «l'Indianophilie». Il s'agit d'une espèce d'exaltation de l'indianité ou de l'autochtonie et qui, au fond, profite aux seuls Blancs et dont témoignent toutes sortes de films à Hollywood ou ailleurs. Elle ne remet pas fondamentalement en question la nature des rapports sociaux qui marginalisent, que ce soit politiquement ou économiquement, les autochtones, qu'ils soient Métis ou qu'ils soient des Premières Nations. Dans ce contexte, on peut donc être très bien animé de bonnes intentions de réconciliation. Ce n'est pas vers ça que je veux aller; je pense que la réconciliation est peut-être un aboutissement, mais je pense qu'il faut aller davantage en amont.

Donc, quels bénéfices finalement, quels intérêts ont les francophones à s'indigéniser? Pourquoi le feraient-ils? Est-ce qu'il s'agit finalement d'une nouvelle panacée pour régler certains problèmes? N'y aurait-il pas des questions auxquelles il nous faut répondre avant de commencer à plonger dans cette «autochtonisation» réclamée?

Certes, je l'ai indiqué, comme citoyens canadiens francophones, nous avons une part de responsabilité dans cette situation coloniale. Ceci dit, on a l'habitude d'occulter deux siècles voire trois siècles d'histoire où, en fait, il y a autre chose que des rapports coloniaux entre les francophones et les autochtones. Il ne s'agit pas ici de romancer comme on a pu le lire dernièrement dans le dernier numéro de *l'Eau Vive*³, les premiers contacts entre francophones et autochtones! Il existe néanmoins une réalité, et c'est la thèse de John Ralston Saul dans son livre *Mon pays métis*⁴, qui est au fondement même de ce pays, soit près de deux cents ans qu'on a l'habitude d'occulter, comme si l'histoire du Canada commençait au dix-neuvième siècle. Il n'y a pas que des rapports coloniaux entre les francophones et les autochtones. Ça, c'est une chose.

La deuxième chose, c'est qu'on a l'habitude de parler des autochtones d'un côté et des francophones de l'autre comme deux blocs étanches et homogènes, alors qu'ils se déclinent en une multitude de communautés d'un bout à l'autre du pays. Comme si on avait affaire à des blocs qui, soudainement, trouvent l'urgence d'entrer en contact, en dépit ou en feignant d'ignorer plus de deux siècles de relation.

Le métissage est au fondement même de notre pays; il est au fondement même de la francophonie. Il ne faut quand même pas oublier que, dès le dix-septième siècle et jusqu'au dix-neuvième siècle, un tiers à la moitié des francophones – appelons-les francophones par commodité – étaient des coureurs des bois. Ils couraient et entraient en contact avec les autochtones et ont formé des alliances avec eux. La première francophonie dans l'Ouest, nous rappelle l'historien Gratien Allaire⁵, était métis! Ce n'est pas rien. Notre histoire n'est pas séparée, comme on pourrait le laisser entendre.

On a eu une population francophone qui, dès le départ, s'est mêlée très rapidement. Claire Bélanger Parker en fait référence à partir de sa propre expérience personnelle avec ses ancêtres. Nous avons, autochtones et francophones, un passé commun.

J'aimerais rappeler aussi que, quand on parle de rapport à l'autochtonisation ou à l'indigénisation, on soulève la question de ce qui est mis en rapport avec la francophonie. Indigénisation ou autochtonisation me rappelle ce terme de «francisation». Nous, francophones, sommes aussi un peuple minoritaire dans un pays qui vit des réalités coloniales. Certes, il ne s'agit pas de les comparer avec les autochtones, mais elles s'expriment différemment d'une communauté à l'autre, dans un contexte où des rapports coloniaux sont toujours très actuels.

Aujourd'hui, on parle d'autochtonisation dans la francophonie ou chez les francophones, quand une bonne part des francophones n'est même pas encore francisée. C'est un paradoxe. Nous sommes toujours dans un processus de francisation dans un contexte minoritaire.

Indigéniser ou autochtoniser les francophones est une notion proposée par une majorité, anglophone de surcroît, qui cherche à s'imposer auprès des francophones, et qui ne tient pas compte de leur situation en milieu minoritaire. C'est, je pense, un anthropologue, Marshall Sahlins, qui a parlé d'indigénisation. Il s'agirait de s'indigéniser sans tenir compte d'une francisation toujours en cours dans la francophonie canadienne.

Je me pose la question: que signifie s'indigéniser dans un environnement minoritaire tel celui que nous connaissons dans la francophonie canadienne? Par ailleurs, on nous parle

d'indigénisation comme d'une réalité qui s'impose sans réfléchir au préalable du contexte déjà minoritaire auprès duquel elle cherche à s'imposer. C'est l'attitude du «*one size fits all*» que je questionne. C'est pour cette raison que j'ai parlé du passé que les francophones partagent avec les autochtones. Une histoire de relations. Une histoire entremêlée. Je pense que le côté positif de l'indigénisation, c'est qu'elle appelle le dialogue. C'est ce que nous faisons dans la communauté fransaskoise avec les Métis, à l'appui d'une méthodologie très particulière qui n'est pas imposée par des gouvernants, par des décideurs politiques⁶. Donc, un dialogue qui part de la base, du terrain des communautés, avec tout ce que cela veut dire en termes de construction et des inévitables imperfections qui l'accompagnent.

Mais, pour nous, francophones, j'aime voir l'indigénisation comme l'occasion de retrouver une part de nous-mêmes, et réaliser finalement que les situations coloniales vécues des deux côtés nous ont séparés et nous ont mis en opposition. L'occasion du dialogue est à saisir pour retrouver une part de nous-mêmes.

NOTES

1. Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2004, coll. «Poches essais», 311 p.
2. Serge Gruzinski, *La pensée métisse*, Paris, Seuil, 2012, coll. «Pluriel», 340 p.
3. Jean-Pierre Dubé, «Colonialisme: Évitions de trop romancer la rencontre franco-autochtone», *L'Eau vive*, 5 mars 2018. Sur Internet: <https://leau-vive.ca/Nouvelles/colonialisme-evitions-de-trop-romancer-la-rencontre-franco-autochtone>
4. John Saul, *Mon pays métis. Quelques vérités sur le Canada*, Montréal, Boréal, 2008, 352 p.
5. Gratien Allaire, «Le rapport à l'autre: l'évolution de la francophonie de l'Ouest», dans Joseph Yvon Thériault [dir.], *Francophonies minoritaires au Canada: L'état des lieux*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, p. 171.
6. Sur cette méthodologie, voir Peter Dorrington et Dominique Sarny, «L'expérience du dialogue: La Table ronde itinérante des francophones et des Métis de l'Ouest canadien», *Transferts des savoirs, savoir des pratiques : production et mobilisation des savoirs pour une communauté inclusive*, Anne Boerger et al (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, p. 173-194.

Dominique SARNY est le directeur du Réseau des villes francophones et francophiles d'Amérique au Centre de la francophonie des Amériques. Il a été directeur général de l'Assemblée communautaire fransaskoise, professeur à l'université de Regina, directeur fondateur de l'Institut français (aujourd'hui La Cité universitaire francophone) et directeur du Centre canadien de recherche sur les francophonies en milieu minoritaire (CRFM). Il travaille sur les enjeux communautaires francophones en milieu minoritaire depuis près de 20 ans et intervient sur les questions touchant au dialogue interculturel et à l'inclusion. Il est l'un des concepteurs et initiateurs de deux projets majeurs dans l'Ouest canadien : le dialogue entre les francophones et les Métis de l'Ouest canadien et le Terroir comme alternative de développement rural en Saskatchewan.